

UN HOMME VIF



— Il me faut pour garçon de bureau quelqu'un de très vif.
— Ah, pour ça, monsieur ne peut pas mieux tomber, je suis même parti de la maison où j'étais pour avoir souffleté le patron.

JE SERAI BOULANGER !

Un père, à ses fils, assis sur ses genoux,
Demandait tendrement : « Que feras-tu de nous ? »
Elle était pauvre, hélas ! mais dans son cœur de mère,
Rêvait pour ses enfants fortune moins amère,
Et, devant l'âtre vide, ainsi que le buffet,
Voyait Paul général et Gustave préfet.
Les deux frères songeaient... et chacun, en soi-même,
Cherchait une réponse à ce grave problème.
La mère interrogea de nouveau ses enfants :
— Voyons, dit-elle à Paul (un bambin de sept ans),
Réponds : « Que feras-tu ? — Je serai militaire ! »
Dit Paul, en agitant un sabre imaginaire.
Fière de lui, sa mère aussitôt l'embrassa :
— Bravo ! s'écria-t-elle. Eh bien ! nous verrons ça.
Et toi, fit-elle alors au plus petit bouhomme,
Que feras-tu plus tard, quand tu seras un homme ?
— Moi, répondit l'enfant, je serai boulanger,
Pour que, toujours, maman ait du pain à manger.

VICTORIEN MAUBRY.

HISTOIRE D'UN BANQUET

Le carnier au flanc, le fusil sur l'épaule, les mollets emprisonnés dans de bonnes guêtres montantes et le torse à l'aise dans une blouse de toile grise que serrait, à la taille, une ceinture de cuir d'où pendait la cartouchère, M^e Bourdonnois, le notaire de Montgerbault-sur-Loire, revenait de la chasse, midi sonnant.

Il revenait de la chasse, M^e Bourdonnois, et il se dégageait du port de tête de l'intrépide Nemrod, du rayonnement de son front, de l'éclat inaccoutumé de ses yeux, de toute sa personne enfin, une impression d'orgueil quasi triomphale : il rapportait chez lui ce matin-là deux cailles, un perdreau et trois queues-rousses.

La notaire ne se souvenait pas d'être jamais rentré de la chasse avec un carnier pareil. Aussi trouvait-il qu'il faisait bon vivre comme il vivait,

c'est-à-dire libre de tout souci. Les malheureux qui s'adonnent à la politique lui faisaient pitié, et il ne songeait pas sans effroi à la lamentable existence de son député qui venait de mourir et qui, avant de représenter au Parlement la circonscription de Montgerbault, avait été comme lui Bourdonnois, un intrépide chasseur de cailles et de queues-rousses.

— Eh ! maître Bourdonnois !

C'était le pharmacien Lapérouse qui, debout sur le seuil de son officine, guettait depuis un moment le passage du notaire.

— Bonjour, bonjour, fit celui-ci en faisant tourner son carnier avec ostentation du côté du pharmacien.

Et, après un salut amical de la main, il allait continuer sa route quand Lapérouse l'arrêta d'un geste impérieux :

— Halte donc ! et entrez un peu qu'on vous parle.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a, mon bon, que la circonscription de Montgerbault va avoir à élire un député et que, quelques amis et moi, nous avons un candidat.

— Ah ! ah ! et quel est ce malheureux ?

— Vous ! s'écria le pharmacien en pointant un index menaçant vers la poitrine de son interlocuteur.

Ce dernier riposta, furieux :

— Jamais de la vie !

— Il le faut, répondit Lapérouse avec calme. C'est à votre patriotisme que nous faisons appel ; vous ne pouvez vous dérober.

— Mais il y a un candidat déjà : Bazouge.

— Justement : Bazouge est un niais. Nous vous portons contre lui ; vous le roulerez à plate couture.

Le notaire eut beau se débattre, il fallut céder.

— Mais fit-il, je vous préviens que je ne m'occupe de rien, et que je ne veux assister à aucune réunion électorale, voir personne en un mot.

Ainsi fit-il. Et, le soir du vote, il se coucha sans avoir vu âme qui vive. Les résultats, du reste, dans une contrée aussi montagnarde que Montgerbault où les communications entre les différentes communes sont des plus difficiles, ne pouvaient être connus que fort avant dans la nuit.

Le lendemain, quand la vieille servante du notaire entra dans la chambre de son maître, l'Impartial de Montgerbault à la main, M^e Bourdonnois vit s'avancer vers lui une femme suffoquée, indignée, les yeux pleins de larmes.

— Combien de voix, ma bonne Françoise ?

— Ah ! Monsieur, c'est une indignité, une monstruosité !

— Enfin, combien ?

— Vingt-cinq, Monsieur, sur quinze cent : vingt-cinq ! Pas une de plus ! Ah ! ces montagnards ! rien à faire avec eux !

M^e Bourdonnois était homme d'esprit. Le surlendemain, l'Impartial de Montgerbault contenait en première page l'avis suivant :

« M. Athanase Bourdonnois, désireux de prouver sa reconnaissance aux vingt-cinq électeurs inconnus qui ont voté pour lui, les prie de vouloir bien lui faire l'honneur d'accepter un dîner qui aura lieu dimanche prochain, à midi, à l'hôtel du Cheval-Blanc ».

Au jour dit, à midi, moins un quart, les habitants de Montgerbault purent voir le notaire Bourdonnois, en habit de cérémonie et cravaté de blanc, se diriger d'un pas ferme vers le Cheval-Blanc.

— Vous serez content, lui avait dit l'hôtelier, et vos invités aussi.

Il avait, en vérité, fort bien fait les choses, et la table, dressée dans la plus belle salle de l'hôtel, était resplendissante.

— Il ne s'est présenté personne encore ?

— Personne. Nos montagnards, vous le savez, monsieur Bourdonnois, sont les gens les plus discrets du monde, et ils attendent sans doute sur la place que midi sonne.

A ce moment les douze coups de midi tintèrent gaiement à l'horloge de la mairie.

— Ouvrez les portes toutes grandes ! s'écria le notaire, qui, la main tendue, la figure souriante, s'apprêta à recevoir dignement ses convives inconnus.

Le premier qui se présenta était un Cévenol long et sec, à la figure de brique, aux yeux luisants de convoitise. Un deuxième suivit avec une belle blouse empestée par dessus sa redingote. Puis un petit vieux coiffé d'un énorme chapeau de soie. Et tous allaient se masser en un coin de la

AVENTURES D'UN DISTRAIT



I
— Mlle XX qui passe. Faisons un bout de chemin avec elle...



II
— Je vous souhaite le bonjour et si je ne suis pas de trop...



III
...Permettez-moi de vous débarrasser de votre pelisse...



IV
...Je vais jusqu'au club et nous ferons la causette jusque là...